

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 41

Artikel: En service alpin

Autor: Faesi, Hugues

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN SERVICE ALPIN

Impressions d'un cours de tir en haute montagne.

Un camp retranché dans les rochers.

Aux bouleversements préhistoriques, la nature a placé dans la lointaine vallée un seuil gigantesque qui sépare le lac inférieur du lac supérieur. C'est une grande terrasse semée de rochers comme d'immenses crapauds vautrés dans un tapis de verdure. Le bataillon a reçu la mission de s'y installer défensivement. Quelques heures ont suffi pour transformer ce plateau au-dessus de la limite des arbres en un camp retranché. Il a fallu faire vite, car la tempête de neige est accrochée aux crêtes — et installer un camp lorsqu'elle fait éclater sa fureur, est une des besognes les plus ardues qui soient.

Aussi, chacun en a mis un coup. Mais la bonne volonté ne suffit pas, en montagne. Il faut surtout une énorme dose d'adaptation aux circonstances locales, ainsi qu'une belle quantité de toiles de tente. La faculté d'adaptation est, avec le «système D», l'allié inséparable du troupi. Quant aux carrés de tente, ce sont des objets d'équipement de première nécessité pour le soldat alpin, puisqu'ils remplissent tour à tour les fonctions les plus diverses: pélerine, manteau de pluie, oreiller, matelas, auvent protecteur, camouflage, paroi de tente. Le village des tentes, c'est l'affaire des sous-officiers. Les officiers, eux, sont partis en reconnaissance et font déjà placer les armes automatiques, armure de la défense. Rien de meilleur pour les camoufler que les toiles de tente. Elles protègent en même temps le fusil-mitrailleur et le tireur de l'inclémence du temps.

Quand les officiers reviennent, le camp est organisé. Les tentes sont solidement ancrées aux blocs de rochers. Elles tiendront même si la tempête devait abattre sa poigne géante sur ces constructions qui paraissent si frêles et sont pourtant si solides! La tente du commandant de bataillon est spacieuse. Un long serpent noir y abouche: les multiples lignes téléphoniques qui relient le P.C. aux postes d'observation, aux pièces mitr., aux canons d'infanterie installés sur les alpages en arrière, aux lance-mines, au commandant de régiment. C'est une magnifique prouesse des pionniers télégraphistes — c'est ainsi qu'on appelle ceux qui posent les fils du téléphone — car ils ont réussi ce réseau de liaisons en moins de deux heures. Les téléphonistes de l'artillerie les ont ailleurs imités: En une heure et cinquante minutes, ils ont opéré la liaison par fil entre l'emplacement des pièces et les postes d'observation situés dans les rochers, à deux mille mètres d'altitude et à plus de sept kilomètres de la batterie.

Vénus appelle Albert!

Plus haut, dans le dédale des blocs de rochers, au-dessus du lac, les pionniers radiotélégraphistes ont installé leur station d'émission sous une grande tente d'où elle est parfaitement camouflée contre les vues aériennes, quoique aujourd'hui, la tempête menace et il n'y a pas beaucoup de chances pour que les avions viennent se fourvoyer dans cette vallée réputée pour ses dangereux remous. Le servant de la dynamo est assis sur son trépied et «tricote» des jambes tant qu'il peut, pendant que le sous-officier cherche épouvantement la liaison avec le commandement en répétant inlassablement au microphone portatif: «Venus appelle Albert... Venus appelle Albert... Répondez!»

Les télémétrieurs ont installé leurs yeux géants et prospectent l'avant-terrain. Mais pas de trace de l'en-

nemi. C'est un autre adversaire qui se présente à sa place: la tempête. Pendant que l'artillerie et l'infanterie règlent leur tir, les premières rafales de neige et de pluie tambourinent sur les casques et les toiles de tente. Enfin, Vénus a atteint son Albert. Puis la nuit vient. Elle et la neige sont encore le meilleur camouflage!

Le coup de main.

Quelques jours ont passé. La neige fraîche est restée. D'après le thème des manœuvres, l'ennemi a réussi, par une attaque nocturne surprise, à conquérir le plateau de rochers. Le bataillon a reçu la mission de reconquérir coûte que coûte cette position importante qui permet à l'ennemi d'observer en permanence tout ce qui se passe dans la vallée. Le commandant de bataillon a décidé de s'emparer du plateau par un *coup de main*, par surprise foudroyante. Tous les moyens de feu à sa disposition seront engagés, afin d'appuyer l'attaque brusque du groupe d'assaut et l'avance des sections de combat qui suivront le groupe d'assaut. Comme feu, le commandant de bataillon dispose de ses propres sources, soit toutes les armes d'infanterie (mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, canons d'infanterie, lance-mines) et encore le feu de deux batteries de 7,5 cm et autant de 10,5 cm.

Pour réussir un pareil coup de main, il faut tenir compte des exigences suivantes: coopération précise entre l'artillerie en arrière et l'infanterie opérant juste à la zone de feu. Discipline impitoyable des troupes à l'attaque; plan de feu jouant à la seconde près. Il faut aussi que les troupes attaquantes et les troupes qui tirent aient l'une dans l'autre une confiance entière, et que les liaisons jouent sans accrocs. Bien sûr, c'est un exercice, mais toute la manœuvre est faite avec des obus véritables et de la munition à balles.

L'assaut.

Un matin gris, hésitant, prometteur de pluie et de neige. Les cimes sont encore trempées dans un coton grisâtre et épais. Dix centimètres de neige fraîche. Et nous sommes en juillet! Il est vrai que c'est à 2200 mètres d'altitude...

Le groupe d'assaut est prêt, tapi dans une étroite cheminée de la faille. Le commandant de bataillon regarde sa montre. Dans trois minutes, l'artillerie va ouvrir le feu.

7 h. 28. Un grondement ininterrompu de tonnerre, suivi du chuintement affolant des obus, qui s'enfoncent dans le plateau et y explosent en lançant des jets de feu, de terre et de neige contre le ciel gris. La vallée peut à peine contenir le tonnerre assourdissant des obus et l'écho vient seconder l'action d'épouvante. Sur le plateau, c'est l'enfer. A cadence régulière, les obus miaulent en l'air et vont crever dans la neige, sur les blocs de rochers, en envoyant à des centaines de mètres leurs éclats qui chantent comme les notes d'une guitare hawaïenne. Le plateau n'est plus qu'un cratère noirci.

Tout à coup, au tonnerre des obus se mêle le «tacataca» inhumain des mitrailleuses. Elles dirigent leurs gerbes denses sur les buts reconnus de la terrasse de rochers. Les canons se taisent. Sous la protection du feu serré des mitrailleuses, le groupe d'assaut a traversé en courant la première combe et s'est jeté contre les rochers, juste au pied du plateau. Deux minutes ont suffi.

Pour la seconde fois, les canons tonnent. Les obus explosent tout près du groupe d'assaut collé contre les

rochers et à couvert. Un enfer d'explosions, de fumée, d'obus hurlants, de geysers de feu. Et tout à coup, le silence, bientôt haché en petits morceaux par le jappement meurtrier des mitrailleuses dont les tireurs font grimper les gerbes, afin de permettre au groupe d'assaut de partir à l'attaque. Quelques grenades à mains dans les tranchées, puis le groupe entier a bondi. De tranchées en tranchées, il progresse vers le lac. Protégées par le rideau de balles claquant à peine à deux mètres au-dessus de leurs têtes, les sections de combat progressent dans la combe et atteignent à leur tour le plateau. Du lac, une fusée verte a jailli vers le ciel: le groupe d'assaut a atteint son but. Le plateau est entre nos mains, et les fusils-mitrailleurs des sections de combat sont solidement installés au bord du plateau.

La trompette sonne le signal «cessez le feu».

Conclusions.

L'exercice dangereux n'a duré que 20 minutes, et il a pleinement réussi. Grâce à la discipline de tous, aucun accident n'est venu jeter le trouble dans l'organisation impeccable. Chacun s'est concentré au maximum afin d'accomplir sa tâche délicate. La plus petite erreur des pointeurs aux pièces, la moindre nervosité des mitrailleurs au tir — et les camarades à l'assaut auraient

été en danger. Car il s'agissait d'un *exercice à balles et à obus véritables*, d'un coup de main réalisé dans les conditions se rapprochant le plus de la réalité d'un combat de guerre.

Le Colonel Commandant de Corps Wille, dans son allocution aux participants du cours, soulignait la nécessité de ne pas se laisser par trop aveugler par les expériences apparemment concluantes de la guerre moderne. Une guerre sur sol suisse demanderait à l'assailant un effort inouï, car nous avons un allié presque invincible: notre terrain. N'oublions pas que les tanks ne peuvent être utilisés que rarement dans les Alpes et que l'emploi de l'aviation ne peut pas y être massif. En haute montagne — et c'est là notre grande force dans la défense — c'est l'infanterie et l'artillerie qui jouent le rôle principal.

L'ennemi le plus puissant et le mieux équipé s'épuiserait à donner à l'assaut à une telle forteresse, gardée par des troupes à l'esprit de défense et à la volonté de résistance farouches. La nature elle-même dans les Alpes se chargerait de rappeler aux assaillants cette vérité première, que jadis les exploits de nos ancêtres avaient ancré dans l'esprit des puissants seigneurs d'Europe, à savoir que l'attaque de la Suisse a toujours été une mauvaise affaire.

Hugues Faesi.

Sous l'Écorce

C'est là le titre d'un petit livre du sgt. Pierre Chessex, illustré par Michel Péclard et édité par les soins de la cp. fus. II/4, en campagne.

Comme le dit si justement l'auteur de la préface: «point de grandiloquence patriotarde ni de sentiments convenus dans ces pages; elles sont simples et spontanées comme nos hommes, avec cette pointe d'émotion et d'humour qui donne un charme à leur rudesse». On ne saurait en effet traduire avec plus de justesse l'impression ressentie à la lecture de ces scènes militaires vécues, on le sent, avec intensité et relatées dans un style châtié et vigoureux. Nous sommes heureux de reproduire ici, avec l'assentiment de l'auteur et des éditeurs, quelques lignes de cet opuscule que nous recommandons à nos lecteurs:

... Il doit rejoindre son unité le premier jour de mobilisation ...

C'est ce qu'indique clairement le livret militaire, en première page. Pour sûr qu'on s'en souviendra, de ce premier jour-là. Mais pas comme d'un jour tragique, agité, épouvantable. Au contraire, comme un jour de détente, comme d'un «ouf!» de soulagement après une longue opération douloureuse.

Ça ne pouvait plus durer. «La guerre des nerfs», ils appellent ça. On est robuste, sain, pas plus bête que les autres. Mais il y a des bornes à tout. Depuis tant de jours qu'on s'attendait à ce que ça craque... Le matin, on se disait: «Est-ce pour aujourd'hui, ou pour demain?» On ne savait plus si on osait faire des projets, créer un foyer, commencer un ouvrage de longue haleine. On s'arrachait les journaux, on tournait fièreusement les boutons de la radio, on s'abreuvait de discours dans toutes les langues du bon Dieu, on se refiait les derniers tuyaux... on était nerveux, fiévreux, presque maboule. Et ceux qui affectaient de ne plus lire les journaux et d'ignorer volontairement la situation, si on savait les accoucher, ils vous sortaient des détails qui les trahissaient en cinq sec...

Alors on a mobilisé. On était prêt. On n'a eu qu'à enfiler le P.K.Z. fédéral et les godasses pleines de graisse. On a bouclé le ceinturon, chargé le sac où une main féminine avait encore réussi à caser un saucisson et des bonbons contre la toux, on a passé la courroie du flingot, et on est parti prendre son train, seul ou en famille. Oh! je sais bien que des larmes ont coulé à la gare. Le moyen de faire autrement, quand on s'en va on ne sait où, ni pour combien de temps, et quand les femmes et les gosses vous font adieu avec leurs mains, les yeux tout gonflés et le regard drôle... Mais ça c'est une minute de faiblesse, qui vous prend en traître. Dès la minute où on a été «commandé» par notre général, on n'a plus pensé aux journaux, à la radio, aux belles promesses qu'on ne tient pas, aux traités qu'on déchire, aux mille bobards qui nous affolaien tout à l'heure encore. On était des soldats forts et disciplinés, attendant les ordres qui ne manqueraient pas de cascader sur les échelons de la hiérarchie au fur et à mesure que ce serait nécessaire.

*

Il faisait beau et chaud. On a retrouvé des copains. On a touché le matériel, sans hâte, mais avec régularité et précision. En quelques heures, c'était fait. Alors on s'est couché sous les pommiers, et on a parlé de tout, sauf de la situation politique. Une autre vie, tout-à-coup, sans nerfs trop sensibles, sans souci, sans peur panique. Une vie d'ordre et d'obéissance, de confiance, surtout. De confiance réciproque. Les chefs savent qu'ils peuvent compter sur les hommes qu'ils ont instruits. Ceux-ci se fient à leurs chefs; alors on attend. A ceux qui savent, prévoient, combinent, de donner des ordres. Aux hommes de les exécuter. C'est la magie militaire qui métamorphose les civils les plus endurcis. Et cette magie, on en avait besoin, le 2 septembre... Sgt. P. Chessex.

Extrait de «Sous l'Écorce». Prix: fr. 2.85. On peut souscrire à l'ouvrage à la cp. fus. II/4, en campagne.